

LE DEVOIR

Le Devoir

Idées, samedi 25 août 2001, p. A11

Le dilemme alimentaire autochtone

"Même à des centaines de kilomètres des centres urbains, il est plus facile de trouver un trio hamburger-frites-pepsi qu'une part d'original"

Duhaime, Gérard

Au pays autochtone, les maladies du monde industriel, obésité, diabète, accidents cardiovasculaires, sont les nouveaux ennemis publics. Même contaminée par la pollution industrielle transportée par les courants aériens et marins, la nourriture sauvage demeure le meilleur remède. Mais sa production est malaisée et coûteuse, sa distribution obéit à des contraintes auxquelles il est difficile d'échapper. Dans cette guerre silencieuse, la culture de la consommation de masse gagne le coeur des autochtones - et le tue. Enjeu du quotidien, il s'agit également d'un enjeu politique.

Il est difficile de se procurer de la "nourriture autochtone" lorsqu'on est en visite chez les autochtones. Même à des centaines de kilomètres des centres urbains, il est plus facile de trouver un trio hamburger-frites-pepsi qu'une part d'original ou de caribou, même si la forêt ou la toundra fourmille de vie animale. Les autochtones, après avoir adopté dans la pratique quotidienne la monnaie, le travail salarié et les échanges marchands, sont devenus friands de ce que l'industrie alimentaire offre à la consommation de masse. L'approvisionnement alimentaire en magasin est plus facile d'accès. Il est moins aléatoire et plus rapide que la chasse et la pêche.

Mais l'approvisionnement industriel n'a pas que des bons côtés. D'abord, il est inégalement disponible, selon le territoire habité. Les fruits et légumes frais n'arrivent pas tous les jours dans les villages du Témiscamingue ou de la Basse-Côte-Nord. Ensuite, la séduction pour le mou, le sucré, bref pour les aliments processés, gagne toutes les classes d'âge, mais surtout les vastes générations montantes. Et puis il faut payer pour ces merveilles, souvent bien plus coûteuses que les expéditions de chasse et de pêche; ainsi, l'accès à ces ressources alimentaires impose d'importantes contraintes budgétaires et est inégal suivant le revenu familial. Enfin, sans une exposition continue à l'éducation alimentaire appropriée au contexte, les autochtones souffrent de carences et d'excès: trop d'hydrates de carbone, trop peu de vitamines, et ainsi de suite; ces symptômes bien connus de l'Amérique obèse traduisent le bouleversement des modes alimentaires et conduisent à des problèmes de santé autrefois peu courants chez les autochtones.

Les restes de viande sauvage

Le meilleur antidote à ces maux serait de maintenir ou d'accroître l'apport de la nourriture du terroir. Le gibier et le poisson constituent des sources alimentaires de grande qualité par rapport aux produits outrancièrement raffinés du régime nord-américain. Il est en outre démontré que la consommation régulière de certains de ces aliments protège même l'organisme: ainsi l'omble arctique prévient-il les maladies cardiovasculaires.

La consommation des espèces locales perdure, bien qu'inégalement parmi l'ensemble des peuples autochtones. Dans les zones urbaines, l'apport de la nourriture vernaculaire est quasi nul; mais cette dernière serait partout plus importante, jusque dans le Grand Nord où elle représente encore une bonne moitié de toute la viande ingérée. Elle n'empêche pourtant pas la progression des maladies de civilisation. C'est que les moyennes masquent la réalité complexe de l'approvisionnement en nourriture sauvage.

D'abord, l'accès aux ressources du pays n'est pas le même pour tous. Certains segments de la population consomment d'importantes quantités de nourriture du pays parce qu'ils peuvent en chasser: ce sont les habitants des zones rurales, parmi ceux-ci les chasseurs et leur famille ou les membres les plus fortunés des collectivités qui peuvent se procurer l'équipement nécessaire aux expéditions. Même pour eux, l'approvisionnement reste soumis aux cycles naturels et aux aléas de la chasse et de la pêche.

D'autres ont plus difficilement accès à cette nourriture, comme les petits salariés, les assistés sociaux ou les mères de famille monoparentale dont toutes les ressources sont mobilisées pour satisfaire les besoins de base. Ceux qui ne chassent pas sont nombreux: ils travaillent déjà pour gagner leur vie à salaire; ils n'ont plus les connaissances requises; ils ont parfois été privés de l'accès au gibier par le voisinage urbain, la déforestation ou l'ennui de leur territoire usuel. Ceux-là doivent être intégrés dans des réseaux sociaux où circule le gibier par le jeu complexe du don. Si cette situation est très répandue, elle n'atteint pas tous les membres des collectivités autochtones, en particulier ceux qui se trouvent sans parentèle. Dans certaines régions, des programmes d'aide publique encouragent la distribution gratuite du gibier. Mais en l'absence de cela, cette insertion est obligatoire puisque les espèces sauvages ne sont généralement pas commercialisées. Le seraient-elles que cela ne favoriserait pas nécessairement l'accès aux moins fortunés: partout où le gibier est offert dans les commerces, son prix est plus élevé que la viande importée comparable.

Même la disponibilité constante de nourriture sauvage ne résoudrait pas forcément le problème. La population s'inquiète en effet de la contamination du gibier, surtout à la suite du catastrophisme diffusé par des groupes de pression aux intérêts hétérocytes.

Source alimentaire abondante et généralement saine, le gibier porte malgré tout les marques sombres de la civilisation. Certains mammifères terrestres et marins, ainsi que des poissons d'eau douce, présentent des traces de la pollution industrielle transportée par les courants marins ou aériens jusque dans l'arrière-pays. Toutefois, les recherches récentes montrent que les charges de contaminant transmises aux humains sont sous les seuils dangereux; elles montrent aussi que les bénéfices de la nourriture sauvage sont plus importants que ces dangers potentiels. Bien avisées, les autorités de santé publique encouragent la population à poursuivre ces habitudes, en suggérant des précautions aux individus plus vulnérables, comme les personnes âgées ou les femmes enceintes.

Enjeu quotidien, enjeu politique

Les autochtones auront collectivement à résoudre un dilemme. Le remplacement de la nourriture sauvage par la nourriture importée se poursuivra si les forces du marché sont laissées à leurs affaires tandis que l'approvisionnement traditionnel reste du domaine des relations interpersonnelles. S'il est souhaitable de maintenir, voire d'accroître l'apport alimentaire provenant des ressources locales, ne faudrait-il pas en faire commerce à une échelle appropriée pour en rendre les prix abordables? S'ils ne veulent ou ne peuvent aller dans cette direction, il resterait aux autochtones à utiliser cette bonne vieille recette éprouvée par le XXe siècle: soutenir massivement la production domestique par des programmes étatiques.

L'enjeu quotidien est en réalité un enjeu politique puisque, collectivement, les autochtones ne possèdent pas le pouvoir de pareilles décisions. Ils devront prendre d'assaut la place publique pour orienter cet aspect de leurs conditions de vie.

Chaire Louis-Edmond-Hamelin Université Laval

© **2001 Le Devoir. Tous droits réservés.**

Numéro de document : news-20010825-LE-0045

PUBLI-C news-20010825-LE-0045

Ce certificat est émis à **Abonné** à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

Date d'émission : **2013-01-18**

Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.